

DISCOURS DE ANNE D'ORNANO
PRESIDENT DU CONSEIL GENERAL DU CALVADOS

Nous voici une nouvelle fois, la sixième, réunis, avec bonheur, dans la belle bibliothèque de François Guizot, cette pièce à laquelle la bonne odeur de cire et les innombrables livres serrés dans leurs rayonnages de bois apportent une ambiance chaleureusement envoûtante, favorable à la méditation, à la conversation et aux échanges des idées. La « grande bibliothèque », comme l'appelait Guizot, ne suffisait pas, bien sûr, à contenir tous les ouvrages en sa possession. Les livres en débordaient pour coloniser l'étage au-dessus, occuper la galerie, et se répandre dans son cabinet et son antichambre remplissant, au passage, quelques armoires... quand il ne les déménageait pas par caisses entières entre Paris et le Val-Richer. « Ce sont mes outils » disait-il. Sa bibliothèque, il la connaissait par cœur et souvent lorsqu'il était à Paris demandait-il à Henriette de lui faire parvenir tel ou tel volume, ainsi dans cette lettre du 9 février 1864: « Apporte-moi *les Religions de l'Antiquité* par Guigniaut, d'après Creutzer, sept ou huit volumes, dans la galerie, presque en face de la chambre de Gabrielle »...

C'est ce Guizot spontané et intime que M. Laurent Theis et Mme Catherine Coste nous ont permis de découvrir à travers sa correspondance. Qu'ils soient remerciés pour la publication des belles et très émouvantes *lettres de François Guizot à sa fille Henriette*. Ce fut certainement un travail considérable que de classer et annoter avec une telle érudition ces lettres. Nous savions déjà à quel point Guizot aimait le Val-Richer ; ses courriers, dès qu'il en est éloigné, en donnent régulièrement la preuve, par exemple le 23 avril 1856 lorsqu'il écrit : « pour mon plaisir, pour mon repos et pour mon travail, j'aspire au Val-Richer ». Dans ses lettres, il apparaît profondément attentionné aux siens, toujours attentif à la gestion domestique dans ses moindres détails, s'inquiétant du gel sur ses abricots, de la floraison de ses tulipes, du paillage de ses planches de fraisiers et préoccupé de ses fameuses *graines de chez Vilmorin*... Le Val-Richer, qu'il évoque toujours avec nostalgie, lui a inspiré l'amour pour notre terre normande dont on le surprend à défendre même le climat. Il est réconfortant pour les Normands que nous sommes de lire sous la plume de ce méridional, s'adressant à

Henriette passant quelques jours sur la Côte d'Azur : « Surtout ne revenez pas enrhumée, on accuserait la Normandie ».

Comme Guizot et les siens, nous aimons la Normandie et tout particulièrement ce coin du Pays d'Auge comme l'aimait aussi Gide, le vieux Chinois, que, tantôt admiratif, plus souvent critique, parfois presque assassin, Simon Leys a sorti de son purgatoire des écrivains en nous renvoyant à travers le miroir de Protée l'esprit et l'œuvre de l'homme que la charmante petite commune de la Roque-Baignard eut pour maire pendant quelques années. Esprit qui rôde aussi dans cette belle maison où, pendant ses vacances d'été qu'il passait dans le ravissant château de sa mère que vous avez peut-être pu admirer au passage, juste avant d'arriver au Val-Richer, il fréquentait le petit-fils de Guizot, François de Witt, ainsi que le petit-fils d'Henriette, Jean Schlumberger, auquel un colloque a été consacré ici-même il y a tout juste un mois. C'est d'ailleurs à Jean Schlumberger qu'André Gide, qui, dit Simon Leys, avait le génie de l'amitié, dédicacera sa « *symphonie pastorale* » et les deux amis échangeront pendant près de cinquante ans une fidèle correspondance.

André Gide, à la fin d'un de ses livres les plus célèbres, « *Les faux monnayeurs* », fait écrire à Edouard dans son journal : « Je n'aime pas les faits divers. Ils ont quelque chose de péremptoire, d'indéniable, de brutal, d'outrageusement réel... ». Celui que raconte M. Simon Leys, le naufrage du Batavia, et plus encore les atrocités qui s'en suivirent, bien qu'éloignés dans le temps, ont cet aspect brutal, outrageusement réel qui nous ramène à l'effrayant versant noir de la nature humaine dominée par la cupidité, la violence et la lutte pour le pouvoir.

Cette sinistre et édifiante aventure des naufragés du Batavia nous est présentée et racontée avec aisance et simplicité. Le récit de l'épouvantable réalité n'en prend que plus de force. Les insoutenables images qu'il génère n'en sont que plus percutantes. Cet épisode apparaît comme un condensé, comme un archétype, du phénomène totalitaire dans ce qu'il a à la fois d'aussi surprenant que d'implacablement logique. Et pourtant on a du mal - j'ai du mal - à admettre cela comme une évidence. Je ne peux m'empêcher de m'interroger, de me demander : mais pourquoi ? Comment est ce possible ? Comment peut-on laisser faire cela ?

Cette question se lisait en filigrane dans le remarquable travail sur Mussolini réalisé par M. Pierre Milza, distingué par un précédent prix Guizot. Nous en tirons alors l'enseignement que si le contexte économique, social, événementiel influe bien évidemment

sur le cours de l'histoire, que si l'individu ne peut pas maîtriser les circonstances extérieures, il n'y a pas pour autant de déterminisme politique ou historique. Rien n'est inéluctable.

Chacun à son niveau assume la responsabilité de ses actes. On pourra toujours objecter que les choix que chacun de nous est amené à faire et qui motivent nos actes et nos engagements sont dictés, ou pour le moins influencés, par une multitude de paramètres liés à notre milieu, à notre éducation, à notre culture, à notre passé, à celui de nos parents, aux succès ou aux frustrations que nous avons vécus... les frustrations et les vexations surtout.

Elles furent souvent le moteur et la source d'énergie des dictateurs et de leurs disciples : Mussolini, qui régenta l'Italie dans la douleur, Hitler, qui entraîna l'Europe dans une effroyable déflagration, Mao, qui fut peut-être le manipulateur le plus retors, Staline, sans doute le plus impitoyable, ou l'insignifiant Jérónimus Cornelisz, intrigant dans l'espace clos d'un navire puis terrorisant une poignée de misérables naufragés sur une île bleutée, dont chacun deviendra à la fois bourreau et victime. Tous ces grands meurtriers de l'histoire semblent avoir nourri de forts ressentiments. Il semble aussi que la frustration soit le ferment des mouvements terroristes qui sèment le deuil et la désolation dans tous les points du monde. Qu'ils estiment avoir une revanche à prendre, soit ! Cela peut expliquer leur combat, mais cela ne peut en rien justifier les horribles moyens qu'ils mettent en œuvre pour parvenir à leurs fins.

Là se trouve une partie de l'énigme : comment parviennent-ils à entraîner les autres, parfois même toute une grande fraction du peuple dans leur entreprise ? Parce que, d'une part, avec le pouvoir de l'éloquence, ils sont capables de justifier leur délire et de lui donner un fondement idéologique qu'il soit simpliste ou complexe, religieux ou politique, qu'ils promettent la félicité dans un autre monde, le paradis sur terre et des lendemains qui chantent ou plus prosaïquement une parcelle de pouvoir et les gratifications qui vont avec. Ils sont capables aussi de manipuler les consciences et l'opinion, particulièrement sensibles et fragiles dans un contexte de crise et de perte de repère. Tout ceci avait été bien perçu et décrit de manière fine par Pierre Milza, à propos de Mussolini et du développement du fascisme italien et aussi, bien sûr, dans ses travaux sur les mouvements fascistes en général.

Pour votre part, M. Simon Leys, c'est la Chine de Mao que vous avez observée avec beaucoup de clairvoyance et de lucidité, cette Chine contemporaine que nous avons tant de

mal en Occident à comprendre et à déchiffrer à travers ce que nous connaissions des événements et ce que nous en décrivait intellectuels, experts ou prétendus tels. Vous avez su démêler l'écheveau d'une histoire agitée, pour nous particulièrement lointaine, confuse et complexe, et mettre en évidence les mécanismes politiques régissant le régime mis en place par Mao et leurs effets sociaux et économiques souvent désastreux. Votre analyse brillante, claire et pénétrante de la révolution culturelle aboutit à ce résultat, consternant, que Mao Zedong n'a orchestré cette machiavélique manipulation des foules et des responsables politiques et militaires, cette véritable « révolution », (puisque l'on est revenu au point de départ), que dans un seul et unique but : celui de garder le pouvoir à son seul et unique profit. Tout ceci, bien évidemment, dans l'ignorance complète de l'intérêt véritable du pays et du peuple, dans le déni le plus total de la réalité économique et sociale et, plus encore, dans le mépris le plus profond pour les droits les plus élémentaires de l'homme.

C'est qu'une fois installés, les régimes totalitaires, s'appuyant sur les idéologies dont ils s'inspirent, sont d'une redoutable efficacité lorsqu'il s'agit de leur propre survie. Pour perdurer, ils ne reculent devant rien, surtout pas devant le massacre des leurs.

Et c'est là pour moi le plus grand des mystères : comment peut-on décider des hommes à assassiner de sang-froid leurs frères ? Toutes les sociétés humaines, même les plus primitives, proscrivent le meurtre, il en va de la pérennité du groupe. Les grandes religions confirment et justifient moralement cette prohibition. Et ce n'est pas là le moindre paradoxe : c'est précisément au nom de ces religions, plus ou moins déformées, au nom de Dieu ou au nom d'idéologies prétendant instituer le paradis sur terre, qu'on ouvre les portes de l'enfer et que les instincts les plus féroces se déchaînent. Qu'une prétendue autorité politique ou religieuse justifie le crime, et voilà que tous les interdits moraux se lèvent, que les freins culturels se desserrent et que s'opère alors le monstrueux passage à l'acte. L'histoire récente en a malheureusement donné maintes preuves. Nous le constatons encore presque tous les jours en prenant connaissance des tragédies qui secouent le vaste monde. Et comment donc ces idées fallacieuses peuvent-elles séduire et embrigader tant de gens que l'on pourrait croire raisonnables ? Vous apportez une réponse, M. Leys : en disant que « les gens croient ce qu'ils souhaitent croire... ils cherchent une croyance qui puisse leur inspirer l'âme - et aussi leur remplir le ventre... ils croient pour vivre... et c'est précisément parce qu'ils veulent vivre que parfois ils étrangeraient volontiers quiconque serait assez insensible, cruel et inhumain pour les priver de ces mensonges qui soutiennent leur existence. ».

C'est certes vrai. Mais parmi les trop nombreux épisodes abominables qu'a connus le XX^{ème} siècle, il en est un singulièrement auquel je ne parviens pas à donner la moindre explication : c'est le massacre des populations tutsies par les Hutus, au Rwanda. Que tout un peuple puisse dans un élan unanime partir sans états d'âme, chaque matin, pendant des semaines, comme on part travailler aux champs, pour s'adonner à la poursuite, au massacre et à l'extermination systématique de ses semblables, et rentrer chaque soir, paisiblement, au foyer, alors que les deux populations vivaient ensemble sur le même territoire, partageaient les mêmes fêtes, fréquentaient les mêmes églises, jouaient dans les mêmes équipes de foot et parfois même avaient contracté mariage... voilà qui dépasse ma compréhension ! Aucune des analyses, aucun des témoignages que j'ai pu lire ou entendre ne m'a encore permis de comprendre. Que par la préparation idéologique des masses, par la manipulation, on s'empare des esprits faibles ou on attire quelques opportunistes, je peux l'admettre ! Mais de là à entraîner tout un peuple, jusque et y compris des prêtres, dans cette odieuse entreprise ? Cela paraît impossible ; et pourtant...

La terrible conclusion c'est que tout cela n'est pas une affaire de conscience morale, mais de psychologie collective, de comportement des masses, d'exploitation des égoïsmes et de la peur.

Et comment comprendre que, bien souvent, les victimes ne présentent guère de résistance à leurs bourreaux ? Vous pointez du doigt cette cruelle réalité en écrivant que « le vrai contrôle totalitaire requiert la participation active et spontanée de la population, une nécessaire collaboration des victimes ». Le microcosme des rescapés du naufrage du Batavia est à cet égard très révélateur : un petit groupe accepte rapidement de collaborer avec les tortionnaires, un autre va spontanément faire serment d'allégeance au tyran, les autres acceptent pour sauver leur misérable vie d'égorger leurs compagnons d'infortune, ils vont même jusqu'à s'en délecter ; seuls quelques-uns entrent en résistance.

Et nous, comment réagirions-nous, confrontés à des conditions extrêmes ? Il est facile de prendre le bon parti, avec le recul du temps ou avec la distance. Il est facile d'être courageux quand le danger est passé, digne quand le temps a dissipé la peur. Nous sommes tous persuadés dans notre for intérieur que nous nous laisserions guider par notre saine et vertueuse indignation. Et pourtant nous vivons tous avec nos petites faiblesses quotidiennes, nous nous accommodons chaque jour de petits arrangements avec nos principes, nous ne

concevons aucun remords de nos petites et dérisoires démissions... Le premier acte de la liberté est souvent de savoir dire non ! Mais aurions-nous suffisamment de lucidité ? Et trouverions-nous le courage ? Pour que, devant le danger totalitaire et la menace de la répression, ces petits combats perdus quotidiennement ne se transforment pas en passivité, en fatalisme, en compromission sinon en collaboration plus ou moins active ! Certains ici, qui ont vécu les années de l'occupation ou ont été mêlés à des événements tragiques, ont une réponse mais je ne souhaite à personne de faire cette redoutable expérience.

On aurait tort toutefois de réduire la politique et le pouvoir à ce seul comportement dictatorial dans des régimes d'inspiration totalitaire. La bonne question est : le pouvoir pour quoi faire ? Les réponses peuvent être diverses, les motivations peuvent être multiples lorsqu'il s'agit de prendre des responsabilités au sein d'une démocratie véritable où le pouvoir est nécessairement partagé. Guizot disait : « J'aime le pouvoir parce que j'aime la lutte ». J'ajouterai, la lutte au service des autres pour l'intérêt commun, pour la justice et surtout pour une société où chacun trouve sa place, y compris les plus défavorisés. C'est comme cela que je conçois l'exercice de la petite parcelle de pouvoir qui m'a été démocratiquement confiée et c'est ce que j'essaie chaque jour de mettre en pratique dans le respect d'autrui et la fidélité à mes convictions.

C'est un honneur et un privilège pour moi, Monsieur Leys, que de vous remettre le sixième prix Guizot. Cela me donne l'occasion de vous demander si Napoléon est vraiment mort à Sainte-Hélène. Je ne dirai votre réponse à personne sauf peut-être à l'Autriche. Ce prix vient couronner un long et patient travail d'observation de notre monde, de notre terre, de nos océans et des faiblesses ou des forces des hommes qui les habitent, les parcourent et qui, avec le pouvoir du mal ou la force du bien, forgent notre histoire. Observations dont vous rendez compte dans de remarquables publications pleines d'enseignements, claires, lucides, qui, dans une langue précise et magnifique, réveillent notre capacité d'indignation et nourrissent une salutaire réflexion.

Les propos que je viens de tenir pourraient sembler bien lugubres et pessimistes mais je ne pense pas que l'humanité soit pire maintenant que dans toute autre période de l'histoire. Sans doute avons-nous aujourd'hui de plus grandes facilités qu'autrefois pour savoir ce qui se passe sur notre planète, et ce n'est pas souvent réconfortant ! Ce n'est pas une raison pour désespérer et baisser les bras. Le peuple chinois, que vous avez tant contribué à nous faire

mieux comprendre, nous montre peut-être le chemin. Elle restera pour longtemps gravée dans notre mémoire, l'image de cet homme sur la place de Tian'anmen, debout, fragile, formant de son corps un frêle barrage devant les chars. Ce jour-là, le destin de la Chine a changé de cours.

Lu Xun, ce grand écrivain chinois que vous m'avez fait connaître, comme vous l'avez fait connaître à bien d'autres lecteurs, j'en suis sûre, a écrit : « L'espoir est comme ces chemins sur la terre : à l'origine il n'y avait pas de chemins ; mais là où les gens passent sans cesse, un chemin naît. » Je suis heureuse, Monsieur Leys, que les chemins que vous avez fait naître, dans nos esprits et nos réflexions, vous aient mené ce matin jusqu'à la belle maison de Guizot et des siens.

*

* *